

# A quoi rêvent les jeunes filles

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 7

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205744>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## LE RENTIER MALGRÉ LUI

**P**ROPRET malgré la redingote rapée où se moule sa taille droite et élégante, le linge toujours d'une irréprochable blancheur, M. Z. se promène en homme qui jouit de la marche, du mouvement de la rue, des montagnes montrant leurs sommets bleus par dessus les vieilles maisons, de toutes les choses sur lesquelles tombe son regard pétillant de malice. A ses allures légèrement exotiques, à sa figure martiale qu'accuse encore une barbe blanche, je l'avais longtemps pris pour un officier français en retraite. Ce fut lui-même qui me détrompa, un jour que le hasard nous mit en présence l'un de l'autre.

— Français, non pas; officier, encore moins, me dit-il en riant. Mon aïeul guerroya bien sous Napoléon, mais cela ne l'empêcha pas de nous laisser des instincts très pacifiques, à mon père et à moi. Quant à ma nationalité, sachez que jamais sang plus vaudois ne battit dans des veines moins gauloises.

Comme je le sus plus tard, M. Z. avait passé une grande partie de sa vie à l'étranger; il fut précepteur d'un baron de la Thuringe, puis du fils d'un armateur hollandais. Revenu sur les rives du Flon, il vit d'une rente lui permettant tout juste de nouer les deux bouts. Chose peu commune, cette qualité de rentier exaspère M. Z.

— Dire, s'écriait-il, l'autre jour, avec une indignation comique, dire qu'on m'envie l'existence que je traîne avec mes deux francs cinquante par jour! Oui, monsieur, deux francs cinquante, pas un liard de plus! Le cantonnier, l'employé des pompes funèbres, le balayeur de rue sont des princes à côté de votre serviteur. Ils ont du travail, eux, et souvent plus qu'ils n'en voudraient, peut-être. Moi, je n'en trouve pas. Aussi bien, qui aurait besoin des services d'un sexagénaire, tout licencié ès-lettres de l'ancienne Académie de Lausanne qu'il est? Personne ne me connaît plus ici; mes proches étant morts depuis longtemps, on a oublié jusqu'à mon nom; enfin vous n'êtes pas le seul à l'avoir remarqué, je n'ai même plus la tournure des gens de chez nous; au milieu de mes compatriotes, je me sens plus étranger, plus isolé que je ne l'ai jamais été en France, en Allemagne ou dans les Pays-Bas.

— Vous me faites l'effet, cependant, de supporter votre sort assez allègrement.

— Oui, je suis philosophe; et puis, à défaut de fortune, il me reste le bien suprême: la santé, avec deux autres bonheurs: l'amour de la lecture et l'amour de la marche. Ces trois choses me font prendre en patience ma maudite condition de petit rentier malgré moi. Vous allez me dire, je le devine, qu'elle n'est pas si détestable que cela, cette condition dont j'enrage. Eh bien, monsieur, essayez de vivre de pauvres rentes, et vous m'en direz des nouvelles! Vous souriez; mais savez-vous à quoi en est réduit un heureux de mon espèce? Adieu ces menues fantaisies que peuvent encore s'accorder de temps à autre

les plus humbles salariés! Pour n'être pas jeté à la rue par le propriétaire de ma chambrette, pour payer régulièrement, le 1<sup>er</sup> du mois, la bonne dame qui me sert ce qu'elle appelle sa « cuisine bourgeoise », j'ai renoncé à aller au café et au théâtre, je ne suis abonné à aucun journal, je ne fume plus, moi qui adorais pourtant le parfum un peu âcre des grands sons; enfin, voulez-vous que je vous le dise, je ressemble mes chaussures moi-même. Oui, j'en suis là...

Ici, mon interlocuteur jeta un coup d'œil sur ses bottines.

— Je les inspecte de temps en temps, reprit-il, pour voir si mon ouvrage ne se décloue pas. Ce n'est cependant pas bien malin: vous amollissez dans l'eau un morceau de cuir, vous le battez au moyen d'un marteau à large tête sur un petit moëlon de marbre; la semelle neuve appliquée sur le soulier, celui-ci chaussant pour l'occurrence un pied de fer servant d'enclume, votre alène s'enfonce sur tout le pourtour en une multitude de petits trous où vous fichez vos chevilles de bois ou de laiton; puis, de deux ou trois coups de tranchet, vous égalisez les bords, et voilà. Les instruments de ce chef-d'œuvre ne coûtent pas trop quand on peut se les procurer à ces étalages de brie à bras qui se trouvent devant le palais de Rumine. Pour moi, je les ai eus au prix d'une demi-douzaine de diners que j'ai remplacés par un croûton de pain arrosé d'un verre d'eau.

J'allais demander à M. Z. comment il avait si bien appris les secrets du métier; il devança ma question.

— Mon apprentissage, je l'ai fait en regardant travailler un brave vieux savetier, l'un des rarissimes disciples vaudois de saint Crépin ayant échoppé à Lausanne, je le fréquentais assidûment à cause de son esprit et de son parler pittoresque, émaillé de sentences en pur patois. Ce bonhomme n'est plus. Il me faisait l'honneur de m'appeler le roi de ses clients; parce que je lui donnais tous les trois mois mes chaussures à rapetasser. De fait, vous ne vous imaginez pas combien rapidement s'use cette partie du vêtement sur le pavé lausannois, quand on est condamné à la flânerie forcée.

— Cette peine-là, ne disiez-vous qu'elle était une de vos passions?

— En effet: je ne puis passer toute la journée à la Bibliothèque cantonale. Alors, si le temps n'est pas propice aux promenades à travers champs, j'arpente les rampes de la ville, du Calvaire au lac, de la Pontaise à la Cheneau-de-Bourg; je suis le progrès des bâtisses; les maçons du pont Bessières me prennent pour un contrôleur officiel et me laissent les approcher de tout près; à la Gare centrale, ainsi que sur les quais d'Ouchy, employés, gendarmes, bateliers et douaniers me voient venir comme une vieille connaissance et ne dédaignent pas de faire un brin de causette, m'instruisant d'un tas de choses que je ne trouve pas dans les livres, avec une bonhomie charmante et souvent aussi avec beaucoup d'esprit. Il n'y a que

leur perspicacité qui soit souvent en défaut: tous ou presque tous, ils me considèrent comme un monsieur très riche qui affecte de vivre simplement. Si jamais vous écrivez là-dessus quelque chose dans le *Conteur vaudois*, dites bien que nombre de rentiers ne sont que des pauvres diables.

Je le lui promis.

V. F.

## LE MOULIN

**P**OUR arriver au vieux moulin  
Court le petit ruisseau qui joue,  
Si coquet, si gai, si malin,  
Que le soleil rit dans la roue!  
Et le flot s'épand tout autour  
En mille et mille gouttelettes,  
Qui brilleront — fées d'un jour  
En perles sur les violettes.  
Le petit buisson de satin,  
Inclinant sa tête ballante,  
Fait sa toilette du matin  
Près de la roue ruisselante,  
Tandis que l'oiseau tendrement,  
Berce en haut sa frêle demeure,  
Pour que ses petits, mollement,  
Sommeillent encore un quart d'heure.

Oh! qu'il est joli, le moulin,  
Dans cette vétusté si douce,  
Qu'en passant, le flot cristallin  
Ralentit tant qu'il peut sa course!  
Et pourtant, si le ruisseau  
Réjouit de ses pirouettes,  
Voyait le moulin tel qu'il est  
Sans le fin décor des fleurettes;  
Derrière son mur favori,  
S'il savait quel drame se joue,  
Il s'en irait, navré, marri,  
S'égrener en pleurs sous la roue!

Gentil moulin — si grand jadis  
Combien peu te reste de gloire!  
Les meuniers sont morts, ou partis;  
Tu n'es plus là... que pour mémoire!  
Depuis longtemps invalidé,  
Tu jettes ton tic tac rapide,  
Ton pauvre tic tac démodé,  
Tout auprès de la huche vide...  
La trémie est là, dans un coin,  
Sous un rouage qui l'effleure,  
Tandis que grince, un peu plus loin,  
Le grand axe rouillé qui pleure  
Entre ses paliers ballottants;  
Et que là-bas, tout en arrière,  
Le vieux moulin broye le temps  
Sous sa grande meule de pierre.

Lausanne, 18 décembre 1908.

L. MASSARD.

**A quoi rêvent les jeunes filles.** — La commune de Z. vient de construire un bel édifice pour y loger ses classes de jeunes filles. Dans l'ancien bâtiment s'installeront les bureaux de l'administration, ainsi que ceux de l'état civil. Au moment de quitter la vieille école, la maîtresse de la classe supérieure prononce les paroles suivantes:

— Mesdemoiselles, dites avec moi adieu à cette chère maison où nous ne retournerons plus jamais...

Une élève. — Pas même pour nous marier?